

nisation qui lui vouaient un véritable culte. L'un d'entre eux, un très jeune poète du nom de Leikin, lui avait dédié des vers :

*« Ce n'est ni la déesse ni la sainte
Qui amena Jésus sur cette terre,
Pourtant, elle est divine
Et elle est sainte
Celle qui fait jaillir la fraternité perdue
Des ruines et du néant.
Saluons son courage,
Saluons sa force,
Saluons son amour pour nous ! »*

En vérité, cette organisation ressemblait davantage à une réunion des premiers chrétiens qu'à un Syndicat moderne d'ouvriers. Elle contenait infiniment plus d'affection, plus de bonté (dans le sens suranné du mot), mais aussi beaucoup moins de science que l'idée que nous nous faisons aujourd'hui d'une Révolution organisée.

Dans le courant de l'automne, ils fondèrent une petite revue intitulée *Notre Cause*, revue rédigée par Trotsky lui-même et tirée à la pâte, comme les proclamations, telle qu'elle apparaissait, avec sa physionomie si nette, ses lettres si délicatement formées qu'elles évoquent la patience concentrée d'un artiste chinois, et son texte exhortant à l'action mondiale, c'est un monument de génie et de ferveur.

Trotsky n'est pas aujourd'hui sans sourire devant la « pédanterie » qui l'animait alors lorsqu'il fabriquait son journal, penché toute la nuit sur sa table, ainsi qu'un lapidaire taillant ses diamants.

Il avait passé la journée à courir d'un bout à l'autre de la ville pour recueillir trois roubles afin d'acheter l'encre et le papier ; dans la soirée, il avait présidé un meeting de son cercle, la veille, il avait accompli son voyage hebdomadaire à Odessa, aidant au développement de l'organisation qu'il avait fondée dans cette ville, faisant des exposés, établissant un lien entre les ouvriers des deux endroits ; un paquet de littérature illégale lui avait servi d'oreiller sur le pont des troisièmes du petit steamer qui le ramenait à Nicolaïef. Le dimanche, il avait rassemblé un meeting général du Syndicat des Travailleurs du Bois, et tout en essayant de clarifier les problèmes qui les préoccupaient, il leur avait apporté le salut d'un délégué des ouvriers d'Odessa ; le lundi, il avait rencontré les organisateurs des différents cercles, discutant avec eux, réduisant tous les désaccords et préparant la tâche journalière avec un zèle minutieux. Entre temps, il avait rédigé la plus grande partie de son journal, rassemblé des informations sur le mouvement dans les centres les plus éloignés et les autres pays, travaillé à une interprétation économique de l'Histoire russe, composé un poème, écrit l'éditorial, et confectionné des dessins en découpant et en juxtaposant des images et des portraits. A ses rares moments perdus, il avait trouvé le moyen de gagner sa maigre subsistance. Et finalement, de l'aube au crépuscule et pendant la nuit toute entière, il s'était attelé à la fabrication de son journal, veillant à ce que

chaque exemplaire fut aussi attrayant, aussi exquieusement, « fini » qu'un livre de prières.

Au milieu de ce dur labeur, dans cette vie pleine de dangers, rien ne lui semblait difficile, à part « l'exhibition de ses talents ». Il n'avait pas encore appris à acquérir les trois vertus de l'orateur : l'art de commencer, l'art d'enchaîner, l'art de finir. Après les conversations à bâtons rompus du Café de la Russie, les assises très régulières qui se tenaient dans l'appartement conspiratif lui étaient un sujet de terreur. Et plus encore les réunions organisées dans la forêt ou sur les bords de la rivière et où, nouveau saint Jean-Baptiste, il prêchait une chose qu'il ne faisait que pressentir à des disciples deux fois plus âgés que lui. Parfois, il leur lisait ou bien « interprétait » quelque brochure qui lui était tombée sous la main, ou il leur récitait un poème révolutionnaire, ou bien il les priait de lui poser des questions auxquelles il s'efforçait de répondre.

Certain dimanche, l'un des disciples se joignit aux autres, manifestement embrumé par les fumées de la vodka, mais très ardemment désireux de participer à toute la discussion. On le mena vers un buisson, pour lui permettre de faire un somme, mais à peine Trotsky avait-il commencé de parler, que le camarade, passant sa tête hors du feuillage, se mit à réclamer une explication de l'évolution de Darwin. Il se déclarait prêt à reconnaître que l'homme descendait du singe, mais ce qu'il désirait savoir avant toute discussion, c'était de quoi était sorti le premier animal. Il posait la question d'une façon évidemment peu scientifique, mettant la réunion en grand danger, car Trotsky ne connaissait pour ainsi dire rien sur Darwin, pas plus d'ailleurs que sur le moyen de se sortir d'une situation embarrassante. Trotsky était conscient de ne rien savoir, et c'est précisément ce qui faisait toute la difficulté de la situation et la rendait si menaçante...

La pensée que Trotsky a de lui-même est loin d'être statique. La conscience de tout ce qu'il ignore lui est un sentiment de détresse constant. J'ai vu, amoncelées sur son bureau, des piles de livres développant les théories d'Einstein, et je l'ai entendu se désoler de ne pouvoir les étudier à loisir. Il comprend ces théories de la même manière vague que vous et moi, de la manière dont il comprenait la science de la Révolution à Nicolaïef. Mais cela ne lui suffit pas. Il a cette faculté, véritablement supérieure, de discerner avec une lucidité implacable la barrière qui sépare ce qu'il sait de ce qu'il ne sait pas. Cela, mêlé à l'impérieux besoin d'exceller en tout, fait de lui un homme éternellement jeune, un homme en perpétuelle voie de formation.

On le sait, le tsar avait institué un genre de libre éducation disciplinaire pour les jeunes gens en prison, avec une Université en Sibérie, et Trotsky se précipitait vers ce genre d'éducation, avec toute la fougue impétueuse de son tempérament.

Un jour, de retour de son voyage hebdomadaire à Odessa, il annonça aux camarades que Shrenzel, le stupide petit « ingénieur » qui hantait les réunions d'antan, l'avait abordé sur le bateau, et lui

avait demandé pourquoi il n'existait pas à Nicolaïef d'organisation révolutionnaire parmi les ouvriers.

— Je me demande si nous ne pourrions pas utiliser ce garçon, ajouta Trotsky.

Mais Alexandra Lvovna, qui détestait Shrenzel, se montra plus prudente :

— Il est absolument dépourvu de sens politique, objecta-t-elle, et après tout, nous ne le connaissons pas. Laissons-le donc tranquille. »

Trotsky consulta Mukhin qui lui conseilla également d'ignorer Shrenzel. Mais la semaine suivante, Shrenzel se trouva de nouveau sur sa route, plus zélé que jamais :

— Commençons donc à organiser un mouvement parmi les ouvriers de Nicolaïef ! » suggéra-t-il. Trotsky trouva un biais pour éluder la proposition, il oublia Shrenzel, ou tout au moins, tenta de l'oublier. Mais Shrenzel ne démordait pas. Un jour, on le vit apparaître dans le Jardin (1), racontant qu'un ouvrier qu'il avait connu à Kiev venait d'arriver, ayant perdu tous ses papiers en route. Parmi ces papiers, disait-il, se trouvait une lettre adressée à une certaine « Sophie Mikhailovna » dont il ne pouvait plus se rappeler le nom de famille.

— Qui diable cela peut-il bien être ? répétait Shrenzel, scrutant le visage de Trotsky.

Sophie Mikhailovna était le nom d'emprunt sous lequel Alexandra Lvovna travaillait dans l'organisation.

— Je ne connais personne de ce nom, répondit Trotsky, mais on pourrait demander à Alexandra Lvovna. »

Précisément, celle-ci se trouvait dans la chambre voisine ; en manière d'avertissement, Trotsky lui cria à travers la porte :

— Connaissez-vous quelqu'un du nom de Sophie Mikhailovna ? C'est Shrenzel qui le demande... »

Alexandra Lvovna fit irruption dans la pièce où ils se trouvaient :

— Quel est le nom de famille de cette personne ?

Et comme Shrenzel expliquait que, justement, il l'ignorait, elle ne ménagea pas ses sarcasmes au petit homme chauve qu'elle méprisait :

— Comment prétendez-vous trouver dans une ville de cette importance, une personne dont vous ne connaissez pas le nom de famille ? » lui demanda-t-elle durement. Shrenzel s'en alla donc sans avoir trouvé ce qu'il était venu chercher.

Dans ses efforts pour relier le mouvement de sa région à ceux qui existaient déjà en Russie, Trotsky s'était adjoint comme organisateur un camarade nommé Albert Polak, venu de Kiev, avec un message des ouvriers de cette ville. Dans une conversation avec Polak, il eut l'occasion de mentionner l'incident de Shrenzel.

— Shrenzel ! s'exclama Polak. Mais c'est le provocateur qui a disparu de Kiev. Il a dénoncé l'un des nôtres à la police !

Trotsky s'enquêrit du nom de ce camarade, et,

(1) « Le Jardin » appartenait à un camarade, Svigovsky, horticulteur, et servait de lieu de réunion.

quelques jours plus tard, il invita Shrenzel à prendre le thé avec lui, dans l'appartement de Mukhin. Il attendit que l'homme eût commencé à prendre le ton et l'attitude confidentiels qui lui étaient particuliers, et, s'adressant brusquement à Mukhin :

— A propos, saviez-vous que le camarade X..., de Kiev, est en route pour venir ici ?

— Le camarade X..., interrompit vivement Shrenzel. Mais c'est un de mes meilleurs amis !

— Oui, répliqua Trotsky, s'adressant toujours à Mukhin, et savez-vous ce qui lui est arrivé il y a quelque temps ? L'un de ses meilleurs amis, l'un de ceux qui avaient l'habitude de s'asseoir à sa table, comme nous sommes en ce moment (il indiqua Shrenzel), l'a dénoncé à la police, et il a été arrêté, et sa vie est brisée.

Mukhin bondit de son siège.

— Quelle canaille ! Un homme comme celui-là, je voudrais le tuer !

— Le voilà, répondit Trotsky, montrant féroce le petit homme dont les lèvres verdissaient de terreur.

Shrenzel certifia, par la suite, que Trotsky, à ce moment, tira un revolver, et il est fort possible qu'il ait cru en voir un. Il reçut l'injonction de s'éloigner de la ville sous peine de mort. Mais il reste douteux que Trotsky ait su manier un revolver ; ce qui est certain, c'est que Shrenzel demeura dans la ville et put conter sa mésaventure en haut lieu.

D'ailleurs, la police ne comptait pas uniquement sur Shrenzel pour se renseigner, elle disposait d'une autre source d'information, beaucoup plus sûre, ainsi que Trotsky aurait pu le constater s'il n'avait pas été trop occupé pour y songer.

Plusieurs camarades de confiance l'aidèrent dans le travail de diffusion du journal, et le plus intime de tous, après Mukhin, était Anani Nesterenko, partenaire de Alexandra Lvovna dans le cercle N° 2. Il avait le don d'écrire de sublimes poèmes révolutionnaires, et, en même temps, il était le plus minutieux des comptables. Un jour, Trotsky lui avait donné rendez-vous en dehors de la ville, à côté du cimetière, afin de lui remettre un gros paquet de proclamations. Nesterenko était en retard ; tandis que Trotsky attendait, un homme étrange sortit de l'ombre, se détachant du mur du cimetière, et passa tout près de Trotsky en le dévisageant. Quelques instant après, Nesterenko sortit du même endroit. Trotsky lui demanda s'il connaissait cet homme et Nesterenko répondit, avec un embarras visible, qu'il ignorait qui il était.

Trotsky ne prêta aucune attention à l'incident, mais il ne put s'empêcher de remarquer que la police recherchait activement l'auteur des fameuses proclamations, et non seulement la police, mais une bonne partie de la ville. Ses amis plus prudents le mirent en garde. Depuis longtemps, Svigovsky avait abandonné le « Jardin de l'Utopie » pour travailler à la campagne chez un grand fermier ; mis au courant de la situation, il revint vers ses jeunes amis, assista à une réu-